

Il est urgent de comprendre où nous en sommes ! Et de dresser l'état de santé du MOMO.

Son historique d'abord : encore nécessaire vers 1925 : contre les styles formels fatigués, il s'est répandu irrésistiblement après-guerre. Par exemple pour la reconstruction et l'équipement en logements et autres, il était clairement un mauvais choix. Puis, dépassé après 1968, il se cramponnait (encore aujourd'hui, le « late modern » comme un misérabilisme frigidité. Par un jeu de mots, il a réussi à s'intituler « rationnel » alors qu'il n'était qu'abstrait. Il est devenu néfaste aujourd'hui : le logement social prépensé est une marque d'injustice sociale.

Il a été remplacé par le Postmodernisme qui, souvent, ne définit que contre lui ? Mais qu'est-ce en réalité que le POMO ? Et pourquoi vient-il maintenant ? C'est post, donc le MOMO est bien mort : j'y vois simplement ce qui vient après : ce n'est pas un style de garçon coiffeur, il faut questionner les philosophes.

Un retour aux racines est toujours salutaire et surtout s'il est non rationnel, puisqu'il ne juge pas de choses mais de personnes et d'attitudes. Il est enfin, réaliste, holiste. Bien sûr, accessoirement, les sciences et techniques progressent sur elles-mêmes, peu sur l'humanité, beaucoup sur l'arsenal de moyens brutaux destinés à imposer de nouveaux comportements et des modes de vie plus commerciaux, mondialement...

Il ne s'agit pas ici d'une charge contre le modernisme mais seulement de mettre les pendules à l'heure.

Psycho, philo, chaos, individus, etc.

Le dictateur ne vous plait pas : contre l'avis général de la « société civile », après une « promenade militaire » on va tout casser chez lui pour libérer le peuple (sans vouloir compter ses morts) et d'un œil distrait voir la mise à sac des musées pendant que des sentinelles protègent le ministère du Pétrole. Le désordre est irréparable.

Si l'architecture est un produit de civilisation, elle doit répondre aux conditions immédiates qui seront les siennes demain matin... La révolution industrielle, mondiale, commerciale et sociale impose un mode de vie de gaspillage irresponsable de consommation : rien n'est trop cher pour les palais multinationaux. Les sociétés solidaires se défont et se transforment en clients forcés, même la bouffe n'est plus ce qu'elle était, presque partout.

Et on s'entête à enseigner l'architecture comme il y a près d'un siècle : le Bauhaus est encore une base de références pour beaucoup d'écoles et Ernst Neufert a remplacé Vitruve.

Le modernisme a réussi à créer cette architecture « criminogène » : à Clichy-sous-Bois, des « amateurs » ont incendié dix mille autos en vingt jours et seulement dans cet urbanisme préfabriqué : il a servi de déclencheur (responsable non coupable ?).

La raison d'être de l'architecture ne peut être que exogène : elle ne peut se centrer sur elle-même sans devenir narcissique. Si elle devient une marchandise, logiquement, l'architecte devient un marchand. Ce n'est pas du mépris envers l'économie (la loi de la maison...) mais une complicité avec le marchand transforme le sujet en objet. La maison n'est pas un problème : c'est une liturgie qui échappe au calcul.

Pour ses objets, l'industriel dépense moins en « industrial design » qu'en repas d'affaires et souvent ses obligations d'écologie sont confiés au département de publicité.

L'écologie, ce n'est pas que de l'économie d'énergie : Ernst Haeckel a inventé le mot vers 1866 : c'est la simple science des relations. Et d'abord les universelles, les culturelles, bien avant les techniques auxquelles on les limite. Lorsqu'on parle d'écologie, les gens pensent immédiatement à ordures à recycler : un peu vulgaire... Alors qu'elle couvre les co-responsabilités des hommes et des choses et l'architecture n'est qu'une science des relations justes sinon elle est inévitablement autistique.

Le « degré zéro » de l'écologie est à l'évidence la relation mutuelle avec l'usager : la participation ! Au moins faut-il alors le connaître et le comprendre... Les sociologues non participatifs l'observent « par le trou de la serrure » et lui restituent rarement ce qu'ils en ont compris. Les sociologues contemplatifs échafaudent de brillants théories pratiquement inutilisables. Les utopistes ont une attitude de clients du « Café du Commerce » qui gagnent toutes les guerres. Ils se détournent de la réalité vulgaire pour en inventer une autre et lui imposer des schémas effarants d'urbanismes « fonctionnels » : cela fait des expositions lugubres. Il y a heureusement quelques anthropologues actifs, positifs, rodgériens, relationnels.

Comment enseigner ceci et comment former une éthique pour une revue ? L'habitant, « l'éternel refoulé » (comme le dit Serge Renaudie) doit être invité à se montrer tel qu'il est, actif, mouvant... Il ne faut donc plus commencer par des sciences exactes ou de corporatismes mais sans doute par de l'éco éthologie : comme Conrad Lorenz, le père (plutôt la mère) de ses oies grises qui le suivent à la distance où la perspective le réduit à la taille d'une mère véritable, est une image précise pour des relations entre l'habitant et son architecte ou des non relations avec l'habitant orphelin...

Comme personne n'enseigne ceci, n'est-il pas urgent de le propager -par questionnements, expériences et tâtonnements ? L'architecte en saura plus sur lui-même... Et si on ne sait pas ce qu'il veut, le plus logique n'est-il pas de lui demander simplement ? Cela s'appelle de la participation de groupe et il est fascinant de voir comment un groupe de « laïcs » s'étonnent d'abord de se découvrir tous aussi différents, d'accepter les contradictions comme une richesse et de se construire une attitude ouverte et réaliste. Je sais par expériences que la première séance est glaciale et méfiante (et souvent le psychodrame...) : l'architecte, par nature, est l'ennemi du groupe. Puis un miracle se produit au cours des réunions. C'est perceptible : subitement, tacitement, le groupe a décidé de lui faire confiance et l'architecte peut alors même être génial : le groupe est persuadé que ses propositions vont dans son sens...

Il est inquiétant de voir avec quelle obstination, tous les intervenants méprisent la « participation » autant les sociologues, les architectes, mes maîtres de l'ouvrage, les administrations même si les lois les obligent explicitement sous peine de nullité, de recueillir les avis. Soigneusement, les habitants sont reçus un à un jamais en groupe et par après ils ne savent pas à quoi leurs déclarations ont bien servi (aux archives sans plus)

Je pense tristement qu'il n'existe aucun urbanisme écologique, de subsidiarité : « bottom-up ». Le premier exemple, soigneusement jamais répété, avait été celui d'André Lurçat pour la reconstruction de Maubeuge vers 1945 : il m'avait raconté comment il avait rencontré toute la population accessible pour la faire travailler sur le plan qui avait été adopté. L'histoire de la participation et de « l'advocacy planning », plus tard) et surtout de toutes les expériences en cours, devrait faire partie du cursus préalable des études d'urbanisme...

Mais...

Les attitudes d'hospitalité doivent donner forme à l'architecture bien plus que celles de la technique (une bonne servante mais « après »). Les groupes « Balint » en cours en médecine sont totalement inconnus des architectes (déjà le nom...). Et rien ne les remplace.

Elles donneraient forme à un urbanisme et à une architecture qui se rapprochera de l'homme au lieu de s'en servir comme prétexte ou comme spectacle...